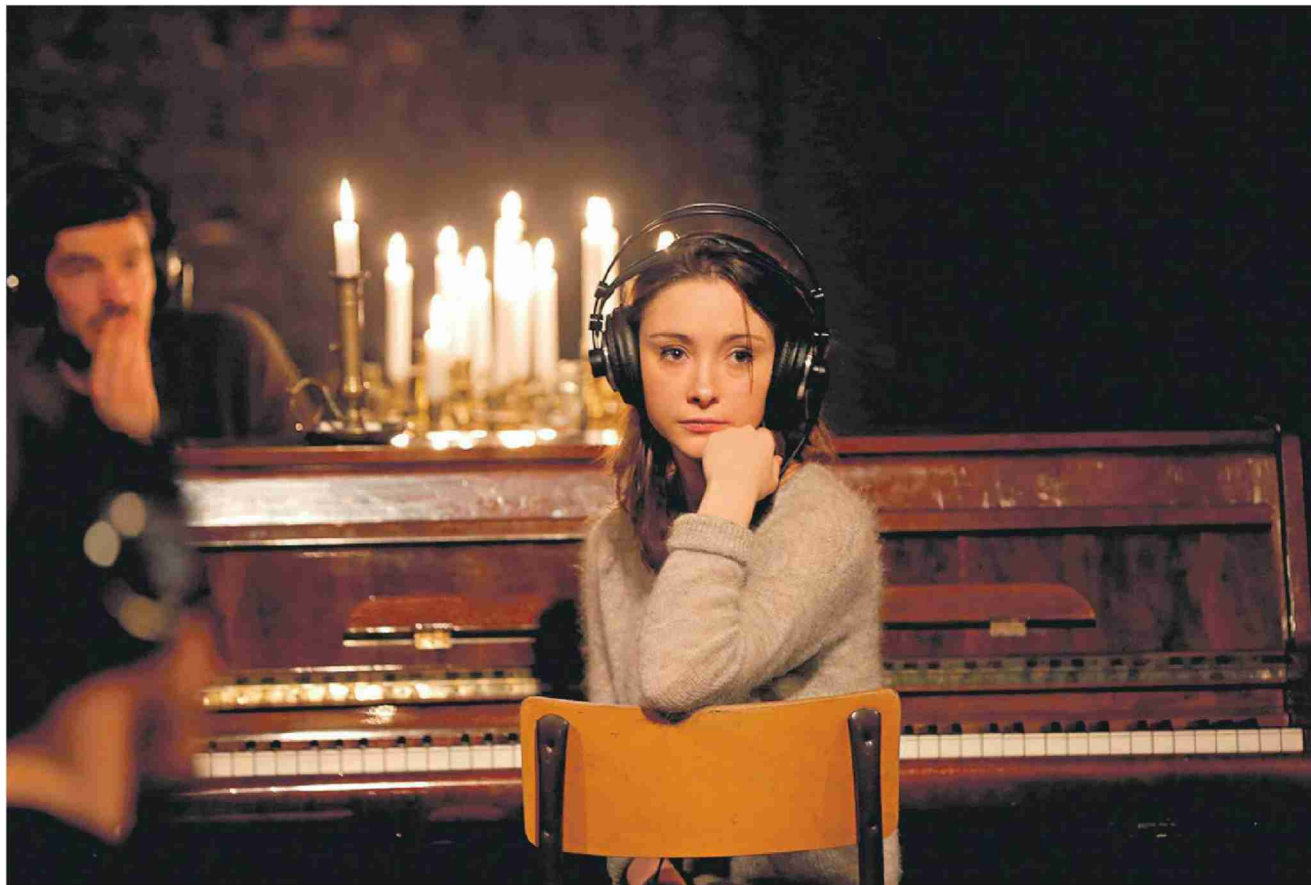




Faire d'une pièce un spectacle sonore plus encore que visuel, c'est l'expérience envoûtante que propose Jean Bellorini avec *Onéguine* au TKM

Le spectaculaire par l'oreille



Dans sa mise en scène, Jean Bellorini mêle la poésie de Pouchkine, les instruments de Tchaïkovski et des sons très travaillés. PASCAL VICTOR

JOSEFA TERRIBILINI

Théâtre ► Des gradins en bifrontal, des casques audio, des artistes qui patientent, quelques tables et un piano. Voilà ce qu'on découvre en pénétrant sur la scène du Théâtre Kléber-Méleau (TKM), à Renens. Pas de séparation entre la pièce et nous. Sur ce plateau qui accueille le public au même titre que les interprètes, il faudra construire ensemble, par l'imagination,

l'histoire que déploiera le texte d'*Onéguine*, soutenu par des bruitages, des regards et des bougies.

Attendez avant de mettre vos casques: savez-vous ce que sont des strophes rimées – cette narration octosyllabique dans laquelle Alexandre Pouchkine a écrit, au début du XIX^e siècle, son *Eugène Onéguine*? Vous rappelez-vous ce drame, traité plus tard par Piotr Tchaïkovski dans

son opéra du même nom, évoquant l'amour manqué d'un aristocrate arrogant et d'une provinciale à l'âme romantique? Et ce piano, saviez-vous qu'il pouvait mimer des feux d'artifice?

Conte en partage

Le premier conteur met immédiatement l'accent sur la forme. Il mentionne aussi le traducteur, André Markowicz, présente la table de mixage, fait

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'144
Parution: 5x/semaine



Page: 12
Surface: 69'444 mm²

Ordre: 3003229
N° de thème: 833.014

Référence: 87258654
Coupage Page: 2/2



un test son: «Gérôme, tu pourrais mimer le galop du cheval?» Cette pièce, on le comprend, sera donc une pièce de sonorités, avec Pouchkine au centre. A l'image de ce petit microphone qui circule sur scène au fil de la narration, sorte de centre nerveux du spectacle auquel cinq interprètes offriront tour à tour leur timbre.

Les quatre hommes parlent davantage. Comme dans le roman, celle qui incarne Tatiana est le pivot, mais reste en retrait. Assise à son piano au milieu du plateau, elle ne s'exprime qu'à deux reprises, pour les déclarations de l'héroïne. Etonnant choix d'une mise en scène qui donne aux autres comédiens le rôle de raconter plutôt que d'incarner. On aurait pu imaginer que la femme prenne en charge l'ultime chapitre, qui voit une Tatiana plus âgée repousser à son tour celui qui l'avait rejetée. Mais dans ce spectacle où tout est sons (ou presque), Jean Bellorini fait le choix du silence: la jeune femme, qu'avaient fixée sans relâche quatre paires d'yeux sombres, quitte finalement la scène après s'être refusée aux mots doux d'Onéguine.

Jeux de textures, empilement des voix

Ce n'est pas la première fois que Jean Bellorini s'attaque à un roman russe. Le metteur en scène français, qui a le vent en poupe, avait adapté *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski en 2016, dans une mise en scène titanesque pour plateaux gigantesques. Avec *Onéguine*, le voilà qui opère une symétrie axiale: comme le négatif photographique de ses précédents projets, ce qui fait théâtre est ici le son, tandis que la vue n'offre que des suggestions.

On se croirait paradoxalement au cinéma. L'atmosphère est de clair-obscur. A la lumière des bougies, le plateau est sombre, mais l'espace est creusé par une architecture auditive qui rappelle ce qu'on voit d'habitude sur les écrans. Au premier plan se trouve, forcément, le texte d'*Onéguine*; au second plan, des bruits de vent, de bouchons de champagne qui sautent et de pas dans la neige font voir et ressentir la campagne russe du XIX^e siècle. Enfin, à l'arrière-plan retentissent de brefs morceaux de musique. Il s'agit parfois de mouvements de Tchaïkovski; d'autres fois, ce sont de petites ritournelles pianotées par la comédienne. Ces extraits en mode mineur nourrissent les passages les plus dramatiques du texte. A la manière d'une bande-son soutenant d'autres sons, ils aident à construire le paysage, à marquer des temps forts.

Le cauchemar de Tatiana, évincé dans *Onéguine* opératique, devient ainsi l'un des moments prenants du spectacle. A mesure que se rapproche l'ours aux traits d'Eugène, le volume sonore de la musique augmente, les lumières diminuent, le conteur hausse le ton... puis s'arrête. Tatiana s'est réveillée. Il faut alors ôter les casques: «C'est le moment d'une pause, annonce un comédien, plus que 6000 pieds environ.» De même que Pouchkine se plaît souvent à commenter sa propre écriture, le spectacle ajoute des incises, s'amuse à empiler les niveaux de narration, et parvient ainsi à valoriser toutes les dimensions du texte traduit par Markowicz – y compris son humour. |

Du 21 février au 5 mars, ma-me-je 19h, ve 20h, sa-di 17h30, Théâtre Kléber-Méleau, Renens, www.tkm.ch

Le plateau est sombre, mais l'espace est creusé par une architecture auditive qui rappelle ce qu'on voit d'habitude sur les écrans